

fut défendu de faire de nouveaux esclaves, les affranchissements n'en demeurèrent pas moins facultatifs, que les malheureux, nés dans l'esclavage, continuèrent d'être une propriété, et que leurs maîtres purent en disposer selon leurs caprices ; la vérité est qu'alors l'étude constante du clergé fut d'attirer sur lui toutes les faveurs des princes, en s'anéantissant, en quelque sorte, devant l'action despotique de leur gouvernement, en la secondant même en donnant aux populations indigentes l'exemple d'une obéissance et d'une soumission qu'il savait bien ne devoir pas rester pour lui sans récompense. Effectivement, quelle position occupe le clergé sous le Bas-Empire ? N'ayant plus rien à démêler avec le paganisme, on le voit lutter avec vigueur contre l'hérésie, et, tout en combattant les Gnostiques, les Valentiniens, les Marcionites et les Ariens, on le voit, disons-nous, rechercher avec empressement les largesses des Empereurs et des riches particuliers, persuadé, sans doute, que les intérêts du ciel ne demandent pas une renonciation entière aux biens de ce monde ; sans parler des vases d'or et d'argent, qu'il reçoit en présents pour les églises, on le voit accepter des maisons dans Rome, et même d'immenses domaines, dans toutes les parties de l'Empire.

Au surplus, que les grands de Rome aient embrassé le christianisme par sentiment ou par calcul ; que le clergé, si

Rome naissante, mais la nécessité où sont toutes les sociétés d'en avoir une. Les législateurs romains firent la religion pour l'état ; ils ne pensèrent point à la réformation des mœurs, ni à donner des principes de morale ; ils n'eurent qu'une vue générale, qui était d'inspirer à un peuple qui ne craignait rien la crainte des Dieux, et de se servir de cette crainte pour le conduire à leur fantaisie. »

Ainsi firent les grands de Rome, sous Constantin. Le paganisme s'écroulant, ils virent qu'une religion leur était utile, et ils se décidèrent enfin à se ranger du côté du christianisme.